SAINT - LUC

MEDICAL

SOMMAIRE

N° 5

Perspectives actuelles en morale

par l'Abbé J. GOFFINET

Président du Grand Séminaire de Liège

Manifestement, la morale traverse actuellement une crise sérieuse, une période de changements rapides et bouleversants dans l'évolution des esprits et des mœurs.

Cette crise suscite des réactions diverses. Pour les uns, c'est l'effondrement des valeurs morales, le relâchement désastreux des mœurs : « Il n'y a plus de morale, on ne respecte plus rien ! » Les fondements les plus solides du comportement humain sont ébranlés, on va vers la dégénérescence des mœurs.

D'autres y voient plutôt la libération du carcan légaliste, le rejet d'une morale hypocrite et périmée : morale bourgeoise enseignant des principes que toute la société contredit ; morale de la peur devant les changements ; morale qui étouffe la vie au nom de la loi, qui réprime la spontanéité au nom du devoir !

Et les discussions vont bon train, pugilat plutôt que dialogue. Peut-être y aurait-il lieu de dépassionner le débat, de regarder d'un œil serein et objectif ce qui se passe, en distinguant entre l'évolution saine et nécessaire et la part d'immoralité qui existe elle aussi (1).

Raisons de la crise actuelle

D'où viennent donc tous ces changements, tous ces bouleversements qui désarçonnent les uns et réjouissent les autres ?

Il ne semble pas qu'il s'agisse avant tout d'une dégradation des mœurs, d'une dégénérescence morale, d'un progrès inquiétant du vice et de l'immoralité. Les données statistiques, qui permettent de confronter le niveau moral d'aujourd'hui à celui des siècles précédents, sont malheureusement rares. En utilisant tous les matériaux disponibles pour la France, Jean Fourastié, le sociologue bien connu, conclut que l'homme d'aujourd'hui n'est ni beaucoup pire ni beaucoup meilleur que ses prédécesseurs (2). Dans certains domaines, tel que la criminalité, le baromètre moral serait même en hausse. Au plan familial, malgré l'introduction du divorce, notre époque connaît en fait une revalorisation du mariage, qui passe de l'institution avant tout démographique et économique à « une situation plus existentielle ». Si le taux de natalité baisse de 6,5 % à 2,5 % — il s'agit toujours de la France — la population s'accroît cependant plus vite, grâce à la réduc-

tion considérable de la mortalité infantile et juvénile. Une très grande proportion des couples est en passe d'assurer une moyenne de 45 ans de vie commune (contre 20 autrefois), avec un nombre d'enfants supérieur à celui qui est nécessaire au maintien de l'espèce et une éducation physique et scolaire sans comparaison meilleure.

Un point sombre au tableau tracé par Fourastié : l'accroissement de la délinquance juvénile, qui tempère l'impression optimiste sur la vie familiale.

De toute façon, cette comparaison ne permet pas de parler d'une dégénérescence grave des mœurs !

Dès lors, où trouver la source principale de la crise actuelle ? N'est-ce pas plutôt dans les mutations profondes du monde et de la civilisation d'aujourd'hui, mutations tellement importantes que l'on parle à juste titre d'un tournant de l'histoire, de la naissance d'une civilisation nouvelle ?

A la base de ce bouleversement, il y a les progrès étonnants de la science et de la technique, qui procurent à l'homme une maîtrise croissante sur la nature et sur l'histoire. Science et technique permettent de produire des biens de plus en plus nombreux et de transformer la nature en lui imprimant le sceau de la culture ; elles donnent une emprise de plus en plus grande sur la vie biologique : longévité, fécondité, et même bientôt l'hérédité ; elles augmentent les possibiltiés d'action au plan psychologique : des hommes considérés jadis comme coupables sont aujourd'hui traités comme des malades ; la médecine et la psychanalyse peuvent aujourd'hui réduire des déséquilibres autrefois réprimés par la contrainte morale (par exemple certaines déviations sexuelles ou manies).

Alors qu'autrefois l'homme subissait en grande partie la nature comme une fatalité, il réussit de plus en plus à la dominer et à l'humaniser, encore que cette domination n'aille pas sans dangers comme le prouvent les menaces qui pèsent sur l'environnement.

Le progrès technique entraîne des transformations sociales importantes : passage d'une économie de disette à une économie d'abondance, élévation du niveau de vie, avec l'accès correspondant aux loisirs, où l'homme doit tirer de lui-même ses motifs de vivre ; développement des moyens de communications sociales, qui submergent l'homme moderne d'un flot d'informations de toutes espèces, mettant en question ses convictions et tendant à les relativiser ; dans une société urbanisée et mécanisée, multiplication des liens d'interdépendance et emprise de plus en plus grande de la collectivité ; d'où réaction de libération, d'autonomie, d'opposition à tout ce qui est oppressif.

Les progrès de la médecine et du bien-être provoquent dans certains pays une explosion démographique ; laissée à elle-même, celle-ci donnerait dans les conditions actuelles de la fécondité naturelle un doublement du nombre des humains en quelques générations. Ces jeux statistiques — s'ils ne sont pas infaillibles — prouvent à quel point la décision consciente doit aujourd'hui se substituer à l'instinct, à la pure nature biologique.

Sans être exhaustif, signalons encore la planétarisation qui fait ressortir à la fois l'unité de la famille humaine et sa grande diversité, y compris au plan moral ; d'où l'importance d'un pluralisme qui respecte la diversité des conceptions et leur permet de se féconder mutuellement.

On ne peut taire non plus le phénomène important de l'émancipation par rapport aux traditions, émancipation qui s'est d'abord affirmée dans le domaine politique, scientifique et technologique et qui atteint maintenant les principes moraux eux-mêmes. La tradition n'est plus considérée comme sacro-sainte et incontestable. Sans vouloir la détruire, car elle reste une riche source d'informations, il s'agit de la réévaluer d'une façon critique et de s'en inspirer pour esquisser de nouveaux modèles de bonnes mœurs.

Evolution nécessaire de la morale

De tous ces changements, résulte une évolution importante que Fourastié résume de la façon suivante :

— La société traditionnelle reposait sur deux piliers : la morale du patrimoine et la morale des mœurs. La morale économique était liée à la disette et aux famines : nous avons maintenant l'abondance. La morale sexuelle était liée à la procréation : nous avons des espérances de vie triplées et la pillule contraceptive.

— La morale traditionnelle était basée sur la certitude de la fixité de la condition humaine ; nous croyons à son évolution et nous prouvons son progrès.

Il en résultait que le progrès moral était avant tout individuel ; nous le croyons avant tout social.

Ce progrès était en bonne partie résignation, acceptation, patience, espérance ; maintenant, il est refus de l'état actuel, recherche et engagement.

— Nos pères croyaient en la valeur de la souffrance et de l'effort pour purifier l'homme et l'acheminer vers le salut éternel. Nous croyons surtout aux résultats tangibles de l'effort, à l'efficacité, la

méthode, la technique permettant de réduire ou d'annuler la peine tout en multipliant l'effort.

Ce souci d'efficacité est l'un des traits dominants de la mentalité d'aujourd'hui. L'efficacité n'est pas seulement critère de vérité, mais exigence morale : une activité doit apparaître pourvue de quelque utilité sociale pour être reconnue légitime.

Ajoutons encore quelques attitudes de pensée typiques, qui sous-tendent la crise actuelle.

D'abord, le refus de tout système, le rejet des idéologies, parce qu'on a l'impression que les systèmes traditionnellement enseignés sont incapables de s'adapter à un réel qui change sans cesse. C'est sans doute une conséquence de l'esprit scientifique critique qui juge la morale sur ses échecs, comme on critique une loi scientifique sur ses exceptions.

Parallèlement à cette méfiance, s'affirme la volonté de tout expérimenter ; c'est la « génération des essais ». Chacun veut expérimenter lui-même tous les possibles : des modes vestimentaires aux mystiques spirituelles, de l'isolement individualiste à la vie intense de groupe, de l'amour conjugal à l'érotisme.

Signalons enfin un grand désir de lucidité et de sincérité. Une part importante de cette lucidité est due aux découvertes de la psychanalyse, dont les diverses tendances colorent les attitudes et les raisonnements les plus quotidiens. Au nom de la franchise et de la loyauté, on critique — trop facilement peut-être — l'« hypocrisie » des morales traditionnelles.

Beaucoup s'effrayent de cette évolution bouleversante et ne sont pas loin de penser que nous allons à la catastrophe. Que faut-il en penser ?

En premier lieu, il est bon de souligner une vérité évidente : c'est qu'il n'est pas seulement normal, mais encore nécessaire que la morale évolue, si elle veut rester fidèle à elle-même.

Il ne faudrait pas, en effet, se représenter la morale uniquement comme un ensemble de principes absolument immuables, de lois rigides et intangibles, traversant les siècles dans une fixité totale.

Bien sûr, il existe un certain nombre de valeurs essentielles, d'exigences absolues qui valent pour tous les peuples de toutes les époques. Ce sont les principes moraux fondamentaux, mais dont la portée est par le fait même très générale et très vague : il faut faire le bien, éviter le mal ; il faut respecter la vie des personnes ; il faut donner à chacun ce qui lui est dû ; la vie sexuelle doit être orientée vers l'amour fécond des conjoints et ainsi de suite.

Mais dès que l'on s'efforce de rendre effectifs ces principes fondamentaux en fonction de la réalité concrète, on quitte le domaine de l'immuable pour entrer dans la relativité de la culture et de l'histoire.

Ainsi, que signifie actuellement sur le plan social : donner à chacun ce qui lui est dû ? C'est le problème de la justice sociale, élaborée peu à peu surtout depuis la fin du 19e siècle, à travers pas mal de soubresauts, de conflits et de recherches, qui se poursuivent d'ailleurs de nos jours. Les droits sociaux des travailleurs n'ont été acquis que très progressivement et laborieusement : droits relatifs à la sécurité comportant le salaire minimum, un repos suffisant, la sécurité de l'emploi, des garanties en cas de chômage, de maladie ou d'accident, une pension décente ; droits relatifs à la dignité comportant le respect du travailleur dans les conditions de travail, dans les relations avec les chefs et les employeurs, la possibilité effective d'instruction et de culture, l'accession à la participation.

Tous ces droits ont été violemment contestés, ils le sont encore parfois, mais on peut dire qu'ils sont de plus en plus universellement admis. Ainsi un principe valable, mais abstrait, a pris un contenu nouveau, concret, dans le cadre de notre civilisation actuelle.

On pourrait multiplier les exemples dans les domaines les plus variés : liberté d'expression, guerre et paix, morale conjugale, respect de la vie. Dans chacun de ces secteurs, on pourrait montrer une évolution importante qui n'est pas une trahison des valeurs fondamentales, mais une plus grande fidélité à leurs exigences !

On ne peut donc trop souligner cette constatation capitale : la morale ne se réduit pas à un arsenal de principes et de lois immuables, à un code détaillé et fixe qui pourrait régler la conduite morale de tous les hommes de tous les temps ! Au contraire, la morale demande à l'homme une part importante de créativité, d'inventivité, à partir de la réalité concrète dans laquelle il vit et qui peut prendre des visages très différents.

Il y a, à ce sujet, une différence fondamentale entre les lois de la nature qui régissent tout le domaine infrahumain et les lois morales qui s'adressent à l'homme. Dans la nature, il y a des impératifs qui s'imposent de façon aveugle par les lois physiques ou l'instinct. L'homme, au contraire, est appelé en bonne partie à se créer lui-même et à construire un monde plus humain, en se servant de sa raison et de sa liberté.

Bien sûr, l'homme ne peut échapper à sa vocation fondamentale d'être humain et de fils de Dieu ; il ne peut pas modifier l'axe de son être, il est pris dans un réseau de relations dont il ne peut s'évader.

Son agir est donc d'abord réponse qui épouse le jaillissement de son être. Mais son action est tout autant projet, créativité, invention. Un moraliste aussi classique que St Thomas dit que Dieu a appelé l'homme à être lui-même providence pour l'homme, c.-à-d. à créer un environnement et à se poser des exigences qui permettent une humanisation toujours plus grande.

Maîtrise de la nature et créativité

Toutefois, cette tâche de créativité et d'inventivité pose un problème crucial à la morale d'aujourd'hui : quelles sont les limites que l'homme ne peut outrepasser dans sa domination et sa transformation de la nature, sous peine de retourner l'arme de la science et de la technique contre lui-même et d'aboutir à un monde inhumain ?

La solution n'est ni simple ni facile ! Car, comme l'écrit le P. Antoine, nous n'avons plus une image totalisante de l'homme et du monde (3). L'humanité se trouve actuellement dans un état expérimental, où il est impossible de savoir d'avance où nous allons, ou d'avoir l'image précise de l'homme que nous produisons.

Bien sûr, on peut esquisser les dimensions essentielles de l'homme : être dialogal, être de dépassement, être créateur, réalisant l'humanisation par un processus d'artificialité croissante. Mais à l'intérieur de ce cadre général, on avance par retouches successives, en élaborant des projets et en les corrigeant d'après les résultats de la réalisation.

On en arrive ainsi à une façon pragmatique de déterminer raisonnablement une action, une « praxéologie » qui, selon le P. Antoine, est actuellement un des meilleurs points de départ pour une réflexion morale.

Les problèmes moraux soulevés par la maîtrise de l'homme sur la nature sont innombrables. Récemment, on a parlé beaucoup du problème de l'environnement ; depuis plusieurs années se pose la question des modifications très profondes que la science peut produire dans la personnalité humaine.

Une question capitale dans ce domaine est celle de la fécondité humaine. Le principe d'un contrôle, d'une régulation des naissances est maintenant admis par tous, pour des raisons de démographie générale et de vie familiale.

Dans certains pays, il faut à tout prix limiter l'explosion démographique. Par ailleurs, très souvent à partir d'un certain nombre d'enfants, les parents sont tiraillés entre le désir d'une fécondité

généreuse et les impératifs d'ordre physique, psychologique et économique. De plus, selon les termes mêmes de Vatican II, l'acte conjugal est important parce qu'il « signifie et favorise le don réciproque par lequel les époux s'enrichissent mutuellement, dans la joie et la reconnaissance. Lorsque l'amour conjugal ne dispose plus de ce moyen propre de communication qu'est l'acte charnel, la vie conjugale s'expose à de sérieux dangers tant pour la fidéilté des époux que pour la bonne éducation des enfants. » (4)

Comment dès lors concilier les exigences de l'amour conjugal avec celles de la paternité et de la maternité responsables ? Dans l'encyclique « Humanae Vitae », le pape Paul VI déclare que seule la continence périodique peut être considérée comme moyen honnête et moral de régulation des naissances, tandis que tous les autres moyens artificiels sont à rejeter.

Cette encyclique est un appel important à la conscience de chacun et il ne peut être rejeté a priori. D'un simple point de vue humain, on peut penser que les méthodes dites naturelles sont finalement celles qui obligent le plus le couple à exercer son intelligence pour déterminer les périodes fécondes et sa volonté pour observer la continence pendant ces périodes ; elles paraissent les plus noblement humaines et les plus aptes à conduire le couple à la maîtrise sexuelle. Cependant, ces méthodes comportent aussi des inconvénients plus ou moins graves : beaucoup de couples n'apprécient guère l'amour déterminé par le calendrier ; et surtout, chez beaucoup de femmes, les résultats de la continence périodique sont très aléatoires.

Il se peut donc, comme l'expliquent les évêques belges dans leur commentaire de l'encyclique, que certains fidèles, après une réflexion sérieuse, arrivent à d'autres conclusions ou se trouvent devant un « conflit de devoirs » et se croient sincèrement dans l'impossibilité de se conformer à ces prescriptions. Dans ce cas, tout en cherchant loyalement à adapter la conduite aux normes données, les époux ne doivent pas se croire séparés de l'amour de Dieu.

Pour notre part, tout en espérant de nouveaux progrès de la science dans ce domaine, nous estimons que les époux doivent pouvoir disposer de moyens adéquats pour réaliser effectivement, dans la générosité, un véritable contrôle des naissances. Dans certains cas extrêmes de détresse grave, ces moyens doivent même, nous semble-t-il, pouvoir aller jusqu'à la stérilisation. Vouloir refuser ces moyens efficaces, en arguant de l'intégrité physique du corps humain ou de l'acte conjugal, c'est se référer à une morale purement biologique, qui méconnaît la maîtrise réfléchie de l'homme sur la nature. C'est bien plutôt dans le cadre d'une anthropologie sexuelle, visant l'épanouissement fécond des partenaires, qu'il faut chercher les critères d'intervention dans les réalités biologiques.

Morale de la conviction et morale de la responsabilité

A côté de la créativité, il est important de souligner un autre élément capital pour une saine compréhension des lois morales : c'est la distinction, établie par M. Weber, entre morale de conviction et morale de responsabilité (5).

Le monde, dans lequel nous devons agir, est un enchevêtrement presque inextricable de bien et de mal, qui affecte nécessairement notre action elle-même. Beaucoup d'actes humains sont ambigus, c.-à-d. qu'ils ne peuvent être réduits à la simplicité du bon et du mauvais. La morale traditionnelle affirme sereinement : « Il faut faire le bien et éviter le mal », comme si un certain mal n'était pas souvent l'accompagnement obligé du bien qu'on veut promouvoir. Bien sûr, cette morale avait prévu des cas « exceptionnels », des « conflits de devoirs », dont on connaît les énoncés un peu irréalistes : faut-il sauver la mère ou l'enfant en cas d'accouchement périlleux ?

Cependant, de plus en plus, on se rend compte que le « conflit des devoirs » n'est pas l'exception, mais bien la condition commune : presque tout choix pour le bien comporte des contreparties négatives. Le plus grand bien reste toujours par certains côtés un moindre mal. Ni dans le domaine de la santé publique et de la démographie, ni dans celui de la gestion économique, ni dans les orientations politiques, on ne réussit jamais « à faire le bien **et** à éviter **tout** le mal. » L'homme d'action sait que le plus souvent il ne pourra éviter des contreparties douloureuses d'un choix qu'il estime pourtant nécessaire. Ainsi les syndicalistes qui lancent délibérément leurs troupes dans la voie de la violence en vue d'une justice plus rapide. Ils savent bien que vouloir éviter toute violence, c'est précisément consentir à la violence ; ils savent aussi que la violence se répand comme une gangrène... Mais la violence est déjà là et quoi qu'ils fassent, ils auront à s'expliquer avec elle.

Face à cette ambiguité foncière du réel, se dégagent deux types de morale. La « morale de la conviction » proclame l'idéal, elle affirme les valeurs, elle propose le bien à réaliser dans toute son intégralité : respect inconditionnel de la vie, poursuite de la justice plénière, recherche de la fraternité dans la paix.

Se voulant efficace, la « morale de la responsabilité » s'efforce de réaliser quelque bien, en sachant qu'elle ne pourra éviter tout le mal ; acceptant d'œuvrer dans le champ du réel, elle devra admettre certains compromis nécessaires : actions violentes au service de la paix, arrangements politiques peu souhaitables afin de réaliser tout le bien possible dans des circonstances données, sacrifices de certaines vies pour en sauver d'autres plus importantes...

En pratique, ces deux attitudes ne doivent pas s'exclure, mais se compléter dans une tension féconde : dans tout engagement réaliste, devraient être présentes et la poursuite de la valeur, de l'idéal dans son absolu et la reconnaissance de l'ambiguité inévitable des comportements humains, même si les accentuations peuvent être diverses. Chaque optique laissée à elle-même conduit à des aberrations.

La morale de la conviction, si elle devient exclusive, tombe dans l'idéalisme et l'inefficacité, à moins que paradoxalement, elle n'aboutisse au rejet de toute morale, considérée comme utopique. L'histoire du désintérêt de beaucoup de chrétiens pour la politique serait sans doute instructive sur ce point.

Par ailleurs, la morale de la responsabilité, qui ne se laisserait plus interpeller par l'absolu des valeurs, risquerait fort de sombrer dans le cynisme machiavélique, qui justifie les moyens par la fin : c'est le révolutionnaire qui tue des milliers d'innocents pour instaurer la justice et la fraternité.

Dans les cas concrets, cette tension conflictuelle ne pourra être surmontée que par une décision personnelle, avec tous les risques qu'elle comporte ! On devine ici le rôle irremplaçable de la conscience éclairée et loyale, qui est l'instance suprême, le sanctuaire de la vie morale.

La distinction entre morale de conviction et morale de responsabilité rend tangibles et le caractère impératif et les limites inévitables des lois morales même les plus fondamentales.

Pensons à cette valeur primordiale qu'est le respect de la vie humaine. L'idéal, c'est bien sûr le respect inconditionnel de la vie et tous les moyens doivent être mis en œuvre pour réaliser cette valeur. Ainsi, à propos de l'avortement, il faut promouvoir tous les facteurs positifs susceptibles de réduire cette pratique condamnable, par exemple une politique généreuse de la santé et de la famille.

Cependant, les évêques belges eux-mêmes, dans leur déclaration sur l'avortement, affirment qu'« il existe certes des situations conflictuelles d'une extrême gravité, dont on ne peut guère sortir qu'en essayant de sauver tout ce qui peut l'être, en fait de vie humaine ».

Sans vouloir interpréter la déclaration épiscopale, nous pensons avec beaucoup de moralistes et de médecins, que l'avortement peut être envisagé lorsqu'une grossese constitue une menace très grave pour la santé physique ou psychique de la mère : ainsi dans le cas d'une mère gravement cardiaque ou en état de dépression profonde, pouvant évoluer vers une désagrégation totale de la personnalité (6).

Cependant, il est clair que les cas où l'on peut envisager l'avortement, doivent rester très exceptionnels et strictement limités, sous peine d'aboutir à un grave mépris du droit de tout être humain à la vie. Nous retrouvons ici la tension nécessaire entre morale de conviction et morale de responsabilité : les deux pôles doivent être pris en considération et se laisser interpeller mutuellement. Et il arrive toujours « un moment, pour les âmes qui ne sont pas mortes, un moment qui ne saurait être ni prévu ni prescrit, où l'éthique de conviction vient barrer l'homme qui agit selon la règle de la responsabilité et lui souffle... « Jusqu'ici, mais pas plus loin. » (7)

Recherche dans le dialogue

Devant la complexité actuelle des situations et des problèmes, comment réaliser concrètement la créativité, l'invention de comportements moraux adéquats, comment clarifier l'interférence entre morale de conviction et morale de responsabilité ?

Par la recherche en commun, par le dialogue avec tous les hommes qui s'interrogent. C'est ce qu'affirme encore Vatican II : « Les chrétiens, unis aux autres hommes, doivent chercher ensemble la vérité et la solution juste de tant de problèmes moraux que soulèvent aussi bien la vie privée que la vie sociale. » (8)

Les chrétiens et l'Eglise n'ont donc pas le monopole de la morale, bien que la foi donne à l'action morale son sens dernier et sa plénitude. L'évangile ne fournit pas de solutions toutes faites aux problèmes d'aujourd'hui. On peut même dire, avec St Thomas, que, mises à part les vertus théologales, l'évangile n'apporte pas d'autres exigences morales que celles qui sont perceptibles par la raison. (9)

La spécificité de la morale chrétienne se réduit à deux facteurs, d'une importance capitale il est vrai.

D'une part, la foi affecte tout l'agir du chrétien, en rendant explicite la signification de la charité dans l'acte moral effectué avec elle : elle nous enseigne que la seule valeur qui compte en définitive, c'est l'amour de Dieu et des autres.

Par ailleurs, la foi donne au chrétien l'espérance : elle lui révèle la valeur eschatologique, éternelle de l'effort moral. Par le fait même, elle fournit une certaine échelle de valeurs, elle aide à l'émergence de valeurs morales plus vraies, allant dans le sens d'un plus grand progrès moral, affectant à la fois la promotion historique de l'homme et le royaume de Dieu.

Ainsi la foi révèle au chrétien la vraie dimension de son agir moral : elle y met un sens et une intériorité, non pas radicalement différents de ceux des incroyants, mais qui vont bien au-delà et confèrent

à l'agir son sens plénier : elle devrait permettre au croyant d'agir avec plus d'enthousiasme, plus de dynamisme et plus de certitude. La foi engendre un style de vie, une manière d'accomplir les tâches morales qui va jusqu'à la croix : amour inlassable pour les hommes, éventuellement jusqu'au sacrifice des réalités terrestres temporelles, pour sauvegarder la réalité radicale, terrestre et céleste à la fois, celle de l'amour de Dieu présent dans son royaume, qui se construit peu à peu au cours de l'histoire humaine.

Mais ce style de vie n'empêche pas que les normes morales doivent être cherchées en commun avec tous les hommes, dans l'écoute et le respect mutuels.

S'agit-il de cette forme de respect de la vie qu'est la politique de la santé, c.-à-d. les soins de santé optima à assurer à chaque citoyen : médecins, économistes, hommes politiques et moralistes associeront leur recherche pour peser tous les aspects de la question et trouver la solution la mieux adaptée aux possibilités concrètes.

De même pour les questions de justice sociale : c'est autour d'une table ronde groupant syndicalistes, industriels, économistes et moralistes que s'élaborera une solution équitable et réaliste.



Dans cet immense travail de recherche, il y a finalement un absolu qui guide le chrétien : c'est la charité, l'amour de Dieu et des autres.

La morale de l'amour est exigeante et créatrice, car lorsqu'on aime vraiment, on n'a jamais fini de se donner, on n'est jamais en règle avec ses « obligations ».

Pourtant, c'est une morale libératrice, parce que ses exigences sont acceptées et accomplies dans l'amour. Ce n'est pas l'esclave qui obéit par contrainte, mais le fils qui agit par affection et qui pour cette raison se sent libre : « aime et fais ce que tu veux » disait St Augustin.

Enfin, c'est une morale ouverte au monde et à l'histoire : il ne s'agit pas uniquement d'une fidélité à des principes immuables et à des lois abstraites, mais d'une fidélité à l'homme concret d'aujourd'hui avec les problèmes qui se posent dans le monde actuel.

NOTES

(1) Quelques indications bibliographiques :
J. FOURASTIE, **Essais de morale prospective. Vers un nouveau comportement,** Denoël-Gauthier, Paris 1966 ;
P. ANTOINE, **Morale sans anthropologie,** Epi, Paris, 1970 ;
idem, **La morale à l'épreuve de l'action,** Vie chrétienne, Paris, 1970 ;
M. ORAISON, **Une morale pour notre temps,** Fayard, Paris 1964 ;
O. DU ROY, **La réciprocité, Essai de morale fondamentale,** Epi, Paris, 1970 ;
ANTOINE, DUMAS..., **L'éthique chrétienne à la recherche de son identité, Suppl. Vie Spirituelle,** n° 92, février 1970.

(2) **Essais de morale prospective,** p. 83 sv.

(3) P. ANTOINE, **Morale sans anthropologie,** p. 19 sv.

(4) Constitution **Gaudium et Spes,** n° 40 § 1.

(5) M. WEBER, **Le savant et la politique,** trad de J. Freund, Plan 1959, p. 186-187 ; cité dans O. DU ROY, **La réciprocité,** p. 211 sv.

(6) Nous ne traitons pas ici la question d'une libéralisation éventuelle de la législation pénale sur l'avortement, problème délicat à cause de la confusion que cette libéralisation peut créer dans beaucoup d'esprits.

(7) P. RICŒUR, **Tâches de l'éducateur politique,** dans **Esprit,** juillet-août 1965, p. 89.

(8) Constitution **Gaudium et Spes** n° 16.

(9) J.M. AUBERT, **La spécificité de la morale chrétienne selon St Thomas,** dans **Suppl. Vie spirituelle,** n° 92, février 1970, p. 55-73 ; cfr ibidem : R. SIMON, **Spécificité de l'éthique chrétienne,** p. 74-104.

L'Education sexuelle des adolescents

Dr. Radulesco (Paris)

Rapport présenté au Congrès de Nuremberg
23-27 mai 1972.

Comme l'a justement dit le docteur POLE, l'éducation sexuelle commence avec la vie, peut-être plus tôt encore avec le désir et les motivations des parents lors de la conception de l'enfant et elle se poursuit de manière permanente au fil des années.

Elle est indissociable de l'éducation de la personnalité en général et nécessite de la part du médecin une certaine aptitude relationnelle.

J'ai limité mon propos à l'éducation sexuelle des adolescents, d'abord parce que je n'ai aucune expérience en ce qui concerne celle des enfants mais aussi parce que cette tranche de vie, mal délimitée qui va de 15 à 20 ans, est particulièrement intéressante, à la fois riche en conflits mais aussi en promesses et souvent pauvre en moyens d'expression. Dans cette période transitoire, de métamorphose difficile, de recherche d'une image satisfaisante de son corps et de sa personnalité, l'adolescent trouve rarement dans bien des cas un modèle d'identification valable dans sa propre famille trop souvent démissionnaire.

I. — Bases de l'éducation sexuelle.

A. Son utilité.

Elle paraît évidente et cependant une récente enquête du Centre Catholique des Médecins Français montre que plus de 30 % d'entre eux s'en désintéressent peut-être en pensant qu'il est trop tard. En fait, rien n'est encore joué à 15, 18 ans et la rencontre « mepathique » avec un médecin acceptant de se mettre à la place de l'adolescent peut être capitale à cette croisée des chemins.

B. Un survol rapide de l'**état actuel des mœurs** nous fait assister, il est banal de le rappeler, à une vague d'érotisme et à une commercialisation du sexe qui déprécient et banalisent la rencontre sexuelle, dévalorisent et désacralisent la vie humaine après comme avant la naissance.

Les mass media sont en grande partie responsables de ce déferlement : le sexe se vend bien et la clientèle des sex-chops est en majorité faite d'adolescents ou de gens sur le déclin sexuel, en somme qui ne peuvent pas encore ou qui ne peuvent déjà plus !

Cette décadence de la morale sexuelle s'inscrit d'ailleurs dans une fresque plus vaste où l'on retrouve pêle-mêle la crise de l'autorité, la contestation des structures, des institutions et des valeurs traditionnelles de notre système économique et politique, les revendications de presque toutes les classes de la population active demandant plus de loisirs, plus de salaires pour moins de travail, ce dernier étant souvent lui-même d'ailleurs dénué d'intérêt. La rentabilité remplace l'attrait pour le travail bien fait et ce phénomène n'épargne pas la profession libérale.

Il faut ajouter les transformations que la société industrielle impose à la structure familiale ; en la rapprochant des lieux de travail, elle abandonne sa forme patriarcale traditionnelle, stable, numériquement importante avec ses ascendants et ses collatéraux, pour isoler dans des logements exigus une famille réduite à 2 ou 4 membres ; dans ces familles restreintes, déracinées, mobiles et fragiles, champ clos de tensions difficilement supportables, la communication entre les conjoints comme entre ceux-ci et leurs enfants va s'amenuiser, se couper même, entraînant des dissociations des couples et l'éloignement, la fuite des adolescents vers des milieux de vie plus cléments.

Devant ces mutations l'adolescent, à tort ou à raison, se sent incompris, isolé, en insécurité, puis bientôt en révolte contre ce monde des adultes, hostile, bouché qui ne lui fournit aucune image familiale ou extra-familiale à laquelle il pourra s'identifier.

Le désir de vivre l'emportera le plus souvent et ce sera le temps des copains, les bandes, des groupes organisés ou informels auquels il va se joindre, participer, communiquer et retrouver avec ses contemporains des intérêts communs.

Certains groupements prennent même la forme de sociétés ésotériques avec leurs rites d'initiation, leur morale souvent très rude à usage interne, leurs signes de ralliement : cheveux, barbe, vêtements, gestes, motos, etc...

L'on aime à se réunir parfois dans des rassemblements impressionnants sous le signe de la pop-music comme à l'île de Wight dans une ambiance de joie festive et de kermesse. Les slogans, les idées forces, ce seront la paix, la justice, l'amour ; ces thèmes se retrouvent dans des mouvements très différents comme celui des hippies, non violents, plus ou moins attirés par la drogue et le voyage à Katmandou, ou dans des groupes idéalistes prophétisant, dans un nouveau pente-

côtisme, le retour de Jésus, comme Bill Bright, âgé de 20 ans qui remue les foules sur les deux continents ; d'autres associent le christianisme, au boudhisme, à la philosophie Zen ; enfin il est de jeunes chrétiens authentiques repoussant une vision trop personnelle du Salut au profit d'un engagement politique en général d'extrême gauche.

Trois remarques à ce propos :

1°) Des réunions aussi dissemblables que les « fans » de l'île de Wight ou le manifeste de la Jeunesse étudiante chrétienne, paru voici 2 ans prônent tous l'absolu liberté sexuelle.

2°) Une faible minorité de jeunes cependant participe à cette escalade érotico-politico-mystique et l'on y retrouve surtout des fils de cadres moyens ou supérieurs ou de profession libérale alors que les adolescents du monde ouvrier, plus conservateurs, se méfient de ces « enragés » et espèrent simplement monter dans l'échelle sociale par une promotion du travail (enquête du centre de recherche sur les conditions de l'emploi chez les jeunes, aux usines Renault, par le docteur Jean ROUSSELET et madame H. HAICAULT, dans « l'adolescent et son monde » de madame ROCHEBLAVE-SPENLE) et s'assurer par là une bonne insertion familiale conforme à l'image parentale.

3°) Cette crise des adolescents est aussi la conséquence d'un double phénomène paradoxal ; d'une part la puberté est plus précoce aujourd'hui qu'il y a un demi siècle (étude des mensurations de la précocité des phénomènes pubertaires aux Pays-Bas par DE HAAS et DE WIJN (in ROCHEBLAVE-SPENLE) et par ailleurs la scolarité est plus prolongée, incompatible avec un engagement du type conjugal : d'où la contestation des jeunes rejetant dans une même réprobation société de consommation, autorité et tabous sexuels.

Il nous faudra tenir compte de cette profonde transformation sociale pour entrer en dialogue avec les jeunes d'une manière fructueuse.

C. **Limites et risques de l'éducation sexuelle.**

L'initiation à l'amour de l'enfant comme de l'adolescent dans le cadre familial reste l'idéal, mais est rarement réalisée, même dans les familles médicales ; d'où la nécessité de fournir un complément d'information destiné à corriger certaines vues partielles trop exclusivement génitales ou inversement trop sentimentales de la sexualité ; cette dissociation est surtout le fait des garçons qui aiment trop pour désirer ou désirent trop pour aimer.

L'information doit certes être prudente, nuancée pour ne pas traumatiser l'adolescent assez souvent perturbé pendant cette période de développement psycho-sexuel.



dragées

rutiverine
rutiverine 30

lèvent les spasmes,
dilatent les vaisseaux
et les consolident

dragées

rutiverinal

calme,
lève les spasmes,
dilate les vaisseaux
et les consolide

SURMENAGE

ÉPUISÉMENT NERVEUX

DÉFICIENCES CÉRÉBRALES

ANXIÉTÉ

CÉRÉBROLYSINE

Ebéwé

Composition: Mélange d'acides aminés correspondant à 1 gr. de s ubstan cérébrale fraiche par ampoule de 1 cc. Exempt d'albumine de de peptides et de lipoïdes.

Indications: Etats d'épuisement nerveux et végétatif, troubles de la faculté d'attention et du pouvoir de concentration, accès vasovégétatifs et autres troubles des fonctions végétatives, troubles post-commotionnels, petit mal, carcolepsie, prophylaxie des effets secondaires dans la thérapeutique de choc, dystontogénie mentale chez l'enfant. - Etats post-grippaux.

Posologie: Tous les 2 ou 3 jours - quotidiennement dans les sèvères - 1 ampoule de CÉRÉBROLYSINE (intraveineuse ou intra-musculaire). En général, une série de 10 ampoules s'est avérée suffisante pour l'obtention d'un succès thérapeutique. Une augmentation des doses est recommandée seulement dans des cas réfractaires.

Présentation: Boîtes de 10 ampoules de 1 cc.

LITTÉRATURE AVEC
RÉFÉRENCES
SUR SIMPLE DEMANDE

Laboratoires M. VISELE - Wemmel (Belgique)

Pour ne citer qu'un exemple, pensons que des jeunes filles de 16 à 18 ans ont actuellement déjà fait la douloureuse expérience de l'avortement clandestin et qu'un médecin, trop assuré du bien fondé de ses positions éthiques, peut rouvrir ainsi des blessures récentes.

Mais le risque le plus évident n'est en général pas d'en dire trop mais au contraire de laisser informulées ou sans réponse des interrogations chargées d'anxiété.

D. **Les difficultés de l'éducation sexuelle.**

Elles tiennent au thème lui-même, à l'auditoire, enfin au médecin.

1°) **Les thèmes sexuels** abordés lors de ces réunions tiennent les uns de la pure information et nécessitent des réponses claires, précises et simples. D'autres touchent à la structure de la personnalité et sont douloureusement vécues par l'adolescent en proie à la dialectique symbolique entre désir de vivre et désirs mortifères. Un animateur rompu au dialogue saura simplement et avec humour démonter les mécanismes responsables de cet état critique, montrer son caractère inéluctable mais transitoire pour accéder à la maturité.

Mais la sexualité, comme la Foi se laissent difficilement enfermer dans le langage usuel, ce qui augmente les difficultés de la communication.

Un **auditoire** trop nombreux, trop hétérogène du fait de différences d'âge, de développement, de sexe, de milieu socio-culturel rend l'échange moins facile.

La mixité peut, dans certains cas, être un handicap, par exemple lorsqu'il s'agit de très jeunes adolescents habitués à la ségrégation scolaire ; elle peut être utile par contre dans les milieux mixtes, comme le sont le monde étudiant ou les jeunes déjà au travail. Dans ces derniers cas la mixité facilite la reconnaissance de la différence fondamentale des sexes et enrichit l'échange.

Les difficultés tiennent enfin au médecin lui-même, à son inadéquation entre son rôle d'animateur et par exemple un déséquilibre personnel trop important, curieusement limité parfois au seul domaine sexuel. Or, paradoxalement ce sont ceux qui ont les plus grandes difficultés dans leur harmonie conjugale ou leurs aspirations parentales qui se lancent le plus volontiers dans cette croisade éducative, y trouvant une compensation à leurs frustations ou à leurs infirmités.

II. — **Contenu et Forme de l'éducation sexuelle.**
Autrement dit de quoi parler et comment en parler ?

A. **Caractéristiques et finalité de l'éducation sexuelle.**

La différence entre ce qui est **information,** description objective des réalités sexuelles et par ailleurs **éducation sexuelle,** ce qui présuppose une anthropologie et une finalité et pose des problèmes lorsque l'on veut réaliser cet enseignement dans le cadre de l'école laïque, non confessionnelle.

Certes, il existe des faits objectifs concernant le sujet dont nous parlons mais il n'existe pas d'homme, pas de médecin qui ne subjectivise en ce domaine en fonction de son histoire et de ses convictions personnelles. Les faits les plus objectifs, les statistiques les plus impersonnelles peuvent fournir des arguments pour défendre une thèse. En fait, cela n'est pas important car on attend moins du médecin animateur une absolue objectivité qu'une grande capacité d'accueil aux opinions différentes, voire opposées exprimées par les jeunes.

C'est dire que cette information doit être libérante et permissive. Plutôt que de leur présenter une norme de conduite morale il semble important de faire avec eux le point sur leur état actuel, sur les étapes qu'ils ont déjà franchies comme sur celles qu'ils vont avoir à affronter. Ceci permet à l'adolescent de se former une image de soi parce qu'il se demande : suis-je normal ? Pourrai-je aimer et être aimé ? Les aider à se situer par rapport à leurs désirs et à leurs comportements, en somme leur permettre de se forger une conscience personnelle, lucide, un sens de responsabilité pour les actes qu'il pose ; c'est là ce que l'on pourrait appeler une **information signifiante.** Son échelle des valeurs est différente des nôtres et il est inutile de lui montrer la supériorité de la continence sexuelle sur la réalisation charnelle ; peut-être a-t-il déjà trouver dans une rencontre authentique avec une compagne non seulement le moyen de fuir sa solitude mais également de trouver son épanouissement humain. Les grands adolescents d'ailleurs refusent souvent le flirt comme un amusement indigne de leur âge.

B. **Les thèmes évoqués.**

Sachant que les sujets qui nous intéressent et la formulation que nous employons, de même que les références à notre propre jeunesse, n'intéressent que très modérément nos auditeurs, l'on peut savoir ce qu'ils désirent trouver dans cette rencontre avec l'adulte en leur faisant formuler leurs questions par écrit anonymement plutôt qu'en puisant notre science dans les ouvrages spécialisés. Signalons cependant la grande qualité de documents service adolescence, 5 rue

Bayard, Paris 8e, qui nous permettent de suivre les transformations rapides de cette classe d'âge.

L'on peut habituellement regrouper les questions posées sous trois rubriques :

1°) Problèmes concernant l'image de soi et qui commence souvent par cette expression : Est-il normal de ... que etc... ? Nous en avons déjà parlé. Ils sous entendent des difficultés d'identification et doivent faire penser à des enfants mal aimés, à des foyers désunis, à des enfants élevés par une mère célibataire, une nourrice etc... Ils se traduisent par des difficultés de relation interpersonnelle, une insécurité et le retour assez fréquent à la masturbation, voire à l'homosexualité qui expriment une stagnation ou une regression du comportement. Ces questions ne sont pas toujours explicitement formulées ; il est parfois utile de les évoquer avec tact pour tenter de les dédramatiser en les décrivant comme des étapes habituelles sur le chemin de l'épanouissement personnel et de la maturité.

2°) Problèmes ayant trait au flirt, au « petting », à l'équilibre du couple, à la réussite sexuelle, à la fidélité, au divorce, aux relations sexuelles préconjugales et à la continence, à la possibilité d'amour platonique entre filles et garçons, etc...

Ces sujets sont souvent évoqués en termes de permis et de défendu, de normal et d'anormal et surtout en terme de **danger :** est-il dangereux d'avoir des relations sexuelles avant le mariage ? Danger de **quoi ?** De maladie vénérienne, de grossesse, mais surtout danger de qui ? C'est tout le thème de la culpabilité, du châtiment, de la justice immanente, en somme comme nous diraient les analystes, la menace d'être castré par le Père, symbole de l'autorité si l'on transgresse les interdits véhiculés par le Sur-Moi. On lira avec profit ce que nous en dit le docteur Françoise DOLTO, psychanalyste d'enfants à propos du « Cas Dominique ».

3°) Problèmes de fécondité, de contraception et d'avortement.

Ce sont ceux qui sont le plus souvent évoqués par les étudiants en médecine, les élèves infirmières, mais aussi des jeunes filles des classes secondaires.

Certes, l'on peut penser qu'il s'agit là d'une information qui leur servira dans leur pratique professionnelle, mais il faut encore savoir que la question offerte au médecin a deux significations, l'une explicite, la pure information, l'autre plus importante mais souvent non formulée et que l'on peut suspecter par exemple à l'énoncé d'une question comme : quels sont les **dangers** de la pilule ? Répondre en termes médicaux sans évoquer d'autres dangers, comme le risque

de ne pas se sentir concerné par la responsabilité procréatrice, serait pour la jeune femme de devenir instrument de plaisir et pour l'homme une grave erreur éducative.

A propos de l'avortement dont on pourrait longuement parler les formulations s'expriment souvent en ces termes de légalité : a-t-on le droit ? Est-il permis ? Dans quelles circonstances peut-on avorter ? Que disent à ce propos l'Eglise, les Eglises ? etc... Cette attitude permet à l'auditoire de se libérer en rejetant la responsabilité de l'avortement sur une tierce personne, le médecin en dernier recours, « qui porte les péchés du monde ». Il est bien évident qu'il nous faut récuser ce rôle de maître de la vie et de la mort que l'on nous propose et montrer que cette décision revient, non au médecin, mais à la femme ou au couple. Quels qu'en soient le caractère dramatique et l'issue, elle est un progrès, une prise en charge personnelle de sa destinée. Par notre attitude ni trop complaisante, ni inversement réprobative nous faciliterons ce choix, qu'il nous faudra ensuite respecter. Celui-ci ne sera pas forcément alors une décision d'avortement. Les docteurs Odile CORDIER et Françoise DOLTO nous ont montré récemment comment elles réussissent à accompagner leurs consultantes durant ce travail de conscientisation (Colloque de la Commission du C.C.M.F. sur Avortement et Respect de la Vie, Paris Janvier 1972).

Quel que soit le thème abordé, l'on peut faire la remarque suivante :

— les garçons ont tendance à rationaliser un sujet, à le présenter en termes généraux, prenant facilement leur envol vers des options économiques ou socio-politiques ; ils éludent ainsi le cas particulier.

— Les filles au contraire nous forcent à porter un regard pathétique sur les faits concrets ayant par contre une tendance à utiliser ces cas dramatiques mais exceptionnels pour en faire des lois générales. C'est dire que la confrontation des sexes sera très constructive à cet égard.

C. **La forme du dialogue et l'auditoire.**

Ce paragraphe nous retiendra fort peu, par manque de temps.

Il est évident que l'exposé magistral sous tendu par une anthropologie et une morale orthodoxes n'a plus cours. A la rigueur on accepte un court exposé introductif. Il me semble préférable quant à moi de partir directement des questions posées, tirées d'une « boîte à questions »et, les ayant regroupées, d'y répondre.

Le plus souvent le groupe qui a demandé la réunion prépare ces questions par des rencontres préliminaires entre jeunes.

L'on peut s'aider avec des films fixes et des disques ou la projection d'un film à thèse pour ouvrir ensuite un débat. Cela est rarement possible. Le plus souvent l'entretien se déroule sans mise en scène préalable ; le mieux est de se grouper en cercle de façon à éviter que l'animateur ne se sente isolé, figé dans un rôle.

Mais l'éducation sexuelle, en France tout au moins, n'est pas encore entrée dans les mœurs de sorte que souvent l'entretien avec un groupe d'adolescents sera unique, bref, ce qui est insuffisant à la création d'une ambiance dynamique, sécurisante et permissive. L'idéal serait, par exemple, de disposer de 4 séances, éventuellement précédées d'un entretien avec les parents, selon la technique de l'Ecole des Parents de Paris. Une initiative lancée par un groupe de médecins marseillais consiste à inviter pour 3 soirées successives, 4 ou 5 adolescents qui viennent bavarder chez eux, en famille. Il est souhaitable d'avoir des auditoires homogènes et peu nombreux de préférence tous volontaires. Tel n'est pas toujours le cas. Mais il faut surtout distinguer cette éducation en milieu scolaire et hors de lui.

1°) Dans les **écoles** où l'on m'a demandé d'intervenir je me suis trouvé parfois face à une classe au grand complet, assis en situation dominante dans la chaire du professeur avec des adolescents non préparés à cette rencontre et qui m'étaient pour ainsi dire livrés pour une heure et demie. Nous avions, eux comme moi, l'impression de perdre notre temps. Le cœur n'y était pas.

Seul dans une salle de réunion avec des filles du même âge, le cadre étant par conséquent différent, j'ai eu l'impression de mieux dialoguer.

A deux, **soit avec ma femme,** soit assisté d'un professeur coopérant, la situation est plus favorable et le dialogue s'élabore plus aisément.

2°) Dans des **centres culturels,** des groupes de loisirs ne viennent que ceux qui le désirent. L'aumônier est parfois présent, en règle générale silencieux, jusqu'au moment où il pose une question en apparence anodine qui va faire progresser la recherche.

En somme l'information sexuelle est moins importante que la rencontre confiante, interpersonnelle où, peut-être pour la première fois de sa vie, un jeune peut exprimer sans trop de gêne, en présence d'un adulte ses difficultés intimes et par là s'en libérer.

La dynamique de groupe apparaît donc bien comme plus importante que l'acquisition de notions scientifiques ou médicales. Mais cette aptitude à la relation est d'une part une disposition d'esprit que tous les médecins ne possèdent pas. Elle est également le fruit d'une formation dont nous dirons maintenant quelques mots.

III. — **La Formation des médecins qui participent à l'éducation sexuelle.**

L'impression que l'on ressent lorsqu'on est appelé pour la première fois à participer à cette éducation, c'est d'être parfaitement inadapté.

Ayant pris conscience de ce fait, plusieurs d'entre nous, voici 7 à 8 ans, nous sommes réunis pour étudier ensemble les thèmes qui nous étaient proposés, chacun faisant à tour de rôle un exposé, suivi d'une critique amicale et détendue.

Nous nous sommes inspirés des sessions de formation de l'Association Française des Centres de conseil conjugal et ainsi des médecins animateurs de centres de préparation au mariage ou impliqués dans l'éducation sexuelle ou encore le conseil conjugal ont pu trouver là un embryon de formation.

Cette même expérience a été faite dans d'assez nombreuses villes de France, soit par des médecins appartenant à notre mouvement, soit à d'autres formations éducatives, le CLER, Couple et Famille, médecins des C.P.M., et dans une optique un peu différente médecins du M.F.P.F. et j'oublie beaucoup d'autres formations ayant chacune ses objectifs et ses sessions de formations originales.

Dans le cadre du C.C.M.F. nous avons constitué il y a 5 ans une commission des problèmes conjugaux et familiaux qui regroupe les expériences et les travaux effectués dans les diverses régions et chaque année réunit environ 300 personnes, des médecins, mais aussi des prêtres pour un Colloque de réflexion. Voici 3 ans le sujet en était justement l'éducation sexuelle. Par ailleurs la commission conjugale, du docteur Odile CORDIER, aidée d'animateurs professionnels et de divers spécialistes a pu mener à bien, voici un an et demi, une session de formation intensive pour médecins impliqués dans l'éducation sexuelle.

En règle générale nous travaillons en groupe, beaucoup participeront à des équipes de discussion de cas, genre groupe BALINT. On y traite, moins du bien fondé des indications thérapeutiques que des motivations plus ou moins conscientes qui les sous-tendent.

L'Education Nationale en France n'a pas accepté de créer l'Institution de Sexologie ; deux d'entre eux fonctionnent cependant dans les Facultés catholiques de Toulouse et de Lille. Louvain, en Belgique, avec son Centre International de Sexologie Cardinal SUENENS est la mieux structurée de ces formations universitaires. Elle délivre, au terme de 3 ans d'étude, une licence de sexologie qui réunit bon nombre de médecins.

Quelques remarques en guise de conclusion.

Certes, nous ne sommes pas indispensables pour assurer l'éducation sexuelle des adolescents ; des adultes équilibrés et cultivés, laïques ou prêtres, des professeurs de biologie ou de philosophie acceptant comme un préalable de se former et de s'informer pourraient assumer cette tâche.

Le médecin, cependant, garde auprès des jeunes un certain prestige, quelque peu magique et il sera en général très bien accueilli.

En résumé :

Nous avons montré chemin faisant que cette mission éducative qui nous est proposée, si elle se fonde en partie sur notre formation et notre exercice professionnels, nécessite d'autres qualités pour transformer un médecin en éducateur. Il nous faut pour cela réviser nombre d'options et de certitudes, nous départir de notre attitude directive, parfois utile pour imposer une thérapeutique, mais nuisible pour nouer un dialogue ; être animé enfin d'un grand amour pour les jeunes et accepter de sympathiser égalitairement avec eux.

Voici quelques-uns des préalables indispensables. Est-ce un apostolat de notre part ? Ne peut-on parler plus simplement d'un devoir de justice à l'égard des jeunes. A ceux d'entre nous qui ont reçu ces talents, le Maître demandera compte, un jour, de la manière dont ils les ont fait fructifier.

Rapport de synthèse du VIème Congrès de l'Association Catholique Internationale d'Etudes Médico-Psychologiques

LUXEMBOURG — 23-29 JUILLET 1972

Professeur Dr. Léon CASSIERS
(Bruxelles - Louvain)

A plusieurs reprises, nous avons signalé l'intérêt du Congrès de Luxembourg, tenu en Juillet dernier sur « les Sciences de l'Homme et la Foi » et nous avons déjà publié le texte d'une étude du P.A. DELEPIERRE sur les Médecins et la Foi. Il nous semble utile de présenter également à nos lecteurs le remarquable Rapport de synthèse finale, dû au talent de notre confrère, le Docteur L. CASSIERS. Nous pourrons ainsi nous faire une idée d'ensemble des thèmes abordés et des cheminements parcourus durant cette semaine, sous la présidence autorisée d'un autre de nos confrères, le Docteur DARMSTAEDTER. Nous le remercions, ainsi que le Docteur Cassiers de nous avoir accordé la primeur de ce texte important.

Au terme de cette semaine de réflexions et de discussions, il paraît impossible et inutile d'ailleurs d'essayer de ramasser en une synthèse toute la richesse des rapports qui nous ont été proposés et du dialogue qui s'en est suivi entre les participants.

Le présent rapport offre donc plutôt un certain nombre de réflexions de l'auteur, reflétant sa propre participation au Congrès et les nombreux entretiens qu'il a connus au cours de ces journées avec de multiples participants.

On peut penser, en réfléchissant sur le thème du Congrès, que les participants avaient peut-être, avec une tranquille audace, décidé en le choisissant de se poser la question de la Vérité. Les sciences humaines s'interrogent sur l'homme : qu'est-ce que l'homme ? Mais la question « qu'est-ce que l'homme » ne peut manquer de devenir « qui est l'homme » ?, sitôt perçu que, par son trait le plus fondamental, l'homme est faiseur de sens. Et la Foi, au sens qu'elle prenait dant l'intitulé, n'est-ce pas la démarche qui dit le sens de l'homme

et de la vie ? Au départ donc, dans quelque secret espoir tapi peut-être au cœur des participants, sciences humaines et foi allaient dialoguer, peut-être effacer leurs contradictions, et dire la cohérence de notre sens ou tout au moins le chemin à prendre pour la trouver. Peut-être aussi allaient-elles s'affronter ? L'Eglise, pendant des siècles, a voulu tout dire du psychisme. Les sciences humaines tentent aujourd'hui de lui ravir ce monopole, et avec quel succès ! L'Eglise a peut-être peur des sciences humaines, et celles-ci à leur tour de la foi ? On allait bien voir.

Les médecins eurent à parler le premier jour. Ils ont, à mes yeux — et je le dis d'autant plus clairement que je suis médecin moi-même — parlé un étrange langage. Ils ont dit que la médecine n'interrogeait pas la Foi, ni la Foi la médecine. Autrefois solitaire et impuissant, le médecin s'était commis dans des flirts passagers avec la sorcellerie, la magie, voire la religion. Aujourd'hui, il a trouvé dans la science efficace, toute jeune, son grand amour, voire son démon de midi. Poli, il ne chasse pas son ancienne maîtresse. Il la laisse seule à la maison et va loger ailleurs.

Le médecin, a-t-on dit, peut rendre aux gens la vie plus agréable en supprimant un grand nombre de souffrances. A leur demande de vivre plus longtemps, il répond aussi positivement, comme Dieu accordait autrefois à Ezechias 15 ans de vie supplémentaire. De la sorte, il a fait son métier ; que la religion fasse le sien, qui est de proposer sens à la vie et d'aider à mourir. Côte à côte, médecine et Foi peuvent ainsi vivre fort civilement.

Les choses, heureusement, n'en sont pas restées là. Feu le Docteur LAMBOURNE, par la voix de Mademoiselle STROHL, a clamé qu'il y avait erreur. Médecine et religion ne s'entendent que sur un faux présupposé épistémologique : celui de leur modèle commun : la médecine se fonde sur l'image d'un mal localisé sur lequel intervient une prestation médicale qui ramène la santé. Du côté de la religion y répond la triade : péché localisé, intervention liturgique et sacramentelle de l'Eglise, restitution du salut. Or c'est sur le sens même de la santé qu'il faut s'interroger, nous dit LAMBOURNE. Nous avons à retrouver à la médecine une alliance quasi sacramentelle avec la religion.

L'Abbé ORAISON et le Père BEIRNAERT ont tâché à leur tour de lancer aux médecins la mort dans les jambes. Rien n'y a fait. La mort, c'est du côté religieux qu'il en a été parlé au Congrès, et du côté psychanalytique, comme de la mort de Dieu ou du Père, de la menace de mort, de castration ou de mauvaise mère, comme de la mort — deuil et séparation, laissant un vide radical en nous et ainsi ouverte la question du sens.

Beaucoup, devant cette mort si présente, ont protesté. Ils ont dit que la religion et la Foi pouvaient se fonder sur l'amour et la vie. Ils ont dit aussi, très brièvement au cours de ce Congrès, que c'était peut-être de l'amour, de la vie et du plaisir que nous avions peur. Quelqu'un a eu cette phrase remarquable, renvoyant les plaideurs dos à dos : « mais peut-être que pour aimer vraiment quelqu'un, il faut comme mourir ».

Bref, mort et vie, angoisse, amour et plaisir, se sont trouvés là, dès le premier jour, au rendez-vous. Mais il importe de souligner qu'il s'agissait du rendez-vous de la Foi et de la psychologie, pas des médecins. Comme croyants, nous nous sommes sentis interrogés par la mort, mais point comme médecins.

D'autres sont revenus à la charge, remarquablement, indiquant que la religion avait laissé le corps aux médecins, avait abandonné le corps. (Notons au passage d'ailleurs que cette queston des rapports d ela religion au corps, indiquée magistralement le premier jour, ne fut pratiquement plus reprise). Ils ont montré de même que la médecine, prenant le corps en charge, n'en avait accepté que la dépouille, se refusant trop souvent à se poser la question du sens du corps, du sens de la souffrance, du sens de la santé et de leur morale. Toutes questions que ce Congrès nous a donc permis de rappeler aux médecins, mais qui ne furent guère entendues et peu creusées.

Cette observation conduit à deux réflexions. Tout d'abord qu'une telle alliance entre médecine et Foi, dans l'absence d'interrogations réciproques vécues, sauf par une minorité, indique aussi leur ancienne et toujours actuelle alliance sociologique dans le pouvoir, ainsi que la manière dont elles se sont délimitées leurs champs réciproques de longue date dans une distribution bien close de leurs savoirs respectifs.

Mais surtout, on peut y voir une illustration de la prédominance, dans la médecine, mais plus largement dans toute notre culture, de la pensée scientifique rationnelle et efficace avec tout ce qu'elle a d'une foi, et d'une foi obturante des vraies questions. C'est NIETZSCHE qui a dit : « La logique et la mécanique ne sont « applicables qu'aux faits les plus superficiels ; (...) c'est une « façon de s'emparer (...) et non pas de comprendre ... ». C'est ainsi, qu'on peut comprendre que, devant cette expérience du premier jour, tel médecin disait se sentir de moins en moins médecin : à quoi répondait quelques jours plus tard en écho le Docteur ROCH : « Je ne crois plus au mythe de la rationalité, qui est illusion face au principe de réalité ».

La psychosociologie devait entrer dans l'arène au second jour. S'y est retrouvée en fait la psychologie sociale et sa spécialisation religieuse.

Ce moment du Congrès fut celui où psychologie et religion ont semblé le mieux s'entendre. Mais de quelle entente ? D'une entente fonctionnelle certainement, réelle, intéressante et enrichissante, dans la mesure où il fut montré que religion et psychologie partageaient un intérêt commun pour les symboles, et les mythes. Encore que cette question n'ait pas pu être creusée dans tous ses détails, il en a été assez bien parlé ; il est apparu que, dans leur double fonction de moyens d'expression de la foi et des phénomènes psychologiques, moyens d'expression de pulsions, voire d'archétypes, les symboles formaient un terrain commun à l'étude duquel religion et psychologie pouvaient s'enrichir en dialoguant. De très nombreux échanges pleins de vie se sont déroulés sur cette question des symboles et des mythes. Il fut rappelé de même que des questions de foi religieuse apparaissaient dans le décours d'une cure psychothérapeutique et que le psychologue avait à prendre position devant ces phénomènes, religieux sans doute, mais également psychologiques.

La religion peut-elle être considérée comme une pulsion constitutive de l'humain ? La foi, et même la foi religieuse, se découvrant comme structure constituante du psychisme ! Quelle joie et facilité pouvait être celle des membres du Congrès au matin de ce deuxième jour. Le voilà, le chemin de la réconciliation que tous cherchaient ! La Vérité allait pouvoir surgir de cette alliance entre psychologues et croyants. Peut-être allait-elle pouvoir être saisie !

Mais la Vérité n'accepte pas la cohérence, ni les trop belles alliances. Quelque chose grinçait : la foi faisait la fine bouche. Le Docteur CAHEN l'a pointé en s'étonnant du peu d'intérêt du monde religieux pour la psychanalyse de JUNG. Mais les psychothérapeutes aussi paraissaient mal à l'aise.

C'est sur le terrain de la psychothérapie, d'ailleurs, que les clivages ne tardèrent pas à apparaître. Même si l'on admet qu'existe en l'homme psychologique une dimension proprement religieuse, qu'avec BERGER, on relie aux fonctions du Moi, ou encore qu'avec JUNG on y voit un archétype fondamental, la cohésion de la foi avec la psychologie en un tout cohérent ne peut être maintenue. Le Docteur CAHEN, a montré, à travers la question sans cesse répétée de la possibilité d'être à la fois prêtre et analyste, qu'il était impensable de proposer au patient une foi toute faite, un système déjà formé. Nous voyons donc que, même là où la psychologie peut se reconnaître à l'intérieur de son propre champ une dimension religieuse, elle ne peut acepter que la foi se définisse du dehors. Le sujet reste confronté à la tâche d'élaborer sa propre croyance et sa propre religion, de la découvrir et de la décanter laborieusement en vivant.

Mais cette question même d'une relative alliance entre la psychologie et la religion va faire surgir de nouveaux clivages. Le premier, entre psychologues, qui n'acceptent pas tous cette présence du religieux dans le psychologique ; ou du moins que le psychologue ait à en affirmer quelque chose. C'est à ce moment en effet qu'apparaît pour la première fois dans nos travaux l'affirmation explicite faite par certains — et refusée par d'autres — que toute croyance est un objet-leurre du désir, visant à masquer l'ouverture indéfinie de celui-ci.

Le second clivage se dessine beaucoup plus timidement, dans un carrefour, mais à point nommé sur le plan politique ou institutionnel. Il est rappelé en effet que l'alliance entre psychologues et religions institutionalisées peut être fort suspecte. Et qu'il serait bon d'analyser dans l'Eglise le rôle de l'institution, sa fonction obturante envers la foi, les rapports de la foi avec l'exercice de l'autorité, la fonction et le sens de l'autorité : pouvoir ou service ?, et sa réalité trop souvent oppressante, voire brutale dans l'Eglise. Si ces questions n'ont pas été creusées, à tout le moins ont-elles été signalées, rappelant par là même les rapports de la foi au désir et l'écrasement que souffre l'homme si à ce dernier est fixé un objet définitif.

Ceci nous conduit à rappeler que la psychosociologie comme telle n'a pas eu sa place dans le Congrès. Il a été rendu hommage cependant au rapport de Monsieur COSSON, qui constitue en effet un travail remarquable. Pour une part d'ailleurs, il a inspiré les réflexions présentes car il était, comme on l'a dit, prophétique par certains côtés.



Les deux derniers jours ont officiellement placé les psychanalystes dans l'arène. Mais il s'y trouvaient déjà depuis le premier jour, par le système des tables rondes psychanalytiques et, plus encore, dans l'esprit de tous.

Il s'est passé là un phénomène remarquable et sur lequel nous devons réfléchir : celui d'une quasi prise de pouvoir par les psychanalystes ; ou au moins d'une prise de pouvoir sur le savoir. Car si, autrefois, la foi catholique et l'Eglise prétendaient à tout dire sur le psychisme, c'est très certainement, parmi les psychologues, les psychanalistes qui l'ont le plus massivement contestée quant à son droit d'occuper ce lieu. Il n'est pas impossible que joue, dans ce renversement des rôles, le désir d'affirmer un pouvoir social du côté des analystes, et que ce désir soit intervenu dans le Congrès. Mais très certainement, en tant qu'elle aurait pu parler par la bouche de théologiens, ou proposer son propre discours sur la foi, l'Eglise a été pratiquement absente du Congrès. On s'est retrouvé devant une sorte d'Eglise du silence. Et le mot fut prononcé, dès le premier jour, du « terrorisme » de la psychanalyse.

Si des motivations narcissiques de puissance se sont donc peut-être bien trouvées à l'œuvre dans cette situation, d'autres éléments plus fondamentaux semblent avoir joué pour créer ce type de rapports entre foi et psychanalyse.

Psychanalyse et foi doivent en effet nécessairement se rencontrer et s'affronter, en raison même de leurs objets respectifs. Si, en effet, la foi affirme posséder la vérité et proposer un sens à l'homme et à la vie, comment ne rencontrerait-elle pas l'analyste, qui pose la question du sens ? Et même si la foi se contente d'être question, de poser donc elle aussi la question du sens, sa maïeutique n'est pas celle de la psychanalyse. C'est, à notre avis, une question qui a été effleurée mais non pas travaillée dans ce Congrès : quel est le rapport entre la maïeutique de la foi et celle de la psychanalyse ? Sur quel terrain se confronteraient-elles ?

Au cours de ces journées, par contre, il nous a semblé que la démarche psychanalytique, sa maïeutique donc, a totalement ou presque escamoté celle de la foi qui ne s'est à peu près pas manifestée. Peut-être tous les participants ne seront-ils pas de cet avis cependant ...

Quoiqu'il en soit, nous étions désormais au cœur du sujet, parce qu'au cœur de la demande. Car dans ce Congrès, nous l'avons dit en commençant, nous ne pouvons pas nous empêcher de voir se manifester une demande de cohérence dans la foi, voire la demande d'une foi tout court adressée par le croyant au psychanalyste.

Si nous essayons d'en retracer, très brièvement et maladroitement, le cheminement tout au cours de cette semaine, nous dirions que cette démarche de demande, circulant entre nous, animant nos rencontres et nos échanges, nous a à tous appris beaucoup de choses. Mais comment en faire le point ? Chacun y a trouvé son bien sans doute, et chacun pour soi peut en faire peut-être un certain bilan. Comme l'a dit le Professeur CAHEN au terme du dernier jour, on a eu le sentiment d'apprendre plus en huit jours qu'en 5 ans... Comme toujours cependant, ce bien, nous ne l'avons trouvé qu'à tâtons, en claudiquant de maladresses en maladresses et à travers nos erreurs mêmes, dans des chemins intriqués ensemble.

C'est ainsi qu'en acceptant peut-être un peu vite leur mise en exergue et donc la demande de savoir adressée à chacun d'eux par tous, les psychanalystes ont consacré un certain temps à discuter de leurs positions analytiques respectives, souvent en des termes d'une technicité absconde. Activité intéressante sans doute, mais peut-être plus pour un séminaire de psychanalyse que sur la question de la foi. Toutefois, cette question elle aussi y a trouvé des éclairages intéressants ; par exemple à voir, comme nous le rappelions plus

haut, le clivage entre les diverses positions analytiques face au désir qui sous-tend la croyance et la foi.

Un autre cheminement suivi a été celui d'essayer de dire ce qu'était la foi. Et même, les psychanalystes ont tenté leur chance dans ce chemin, témoignant bien qu'ils pouvaient parfois prendre la place de grands prêtres, comme on le leur a rappelé. Mais il semble essentiel de rappeler ici que, non pas grands prêtres, mais hommes comme tous, ils ont comme tous leurs croyances et leur foi, pour vivre. Ce n'est pas en tant qu'analystes qu'à ce moment il fallait les entendre, en ce sens qu'ils n'exerçaient pas leur fonction ni leur métier. Un analyste ne fonctionne pas comme un analyste lorsqu'il s'occupe de sa propre demande et de son plaisir. C'est une femme qui l'a d'ailleurs indirectement rappelé dès le premier jour : faut-il faire de la psychanalyse pour faire l'amour avec sa femme ? Ce n'est donc pas comme analyste qu'ils ont parlé d'une « autre dimension », d'un « surcroît de sens », d'ensembles infinis ou de « tout homogène », etc... qui cerneraient plus ou moins Dieu ou en indiqueraient le lieu.

Il est remarquable et intéressant de noter qu'ici comme plus loin d'ailleurs, de nombreuses voix se sont finalement élevées, psychanalytiques ou non, pour dire que la psychanalyse n'avait à dire ni à la foi, ni à l'existence ou la non-existence de Dieu, ni à décrire celui-ci. Rappel à l'ordre bienvenu ! Mais ces discussions ardues ont très évidemment ouvert des horizons extrêmement variés et de vastes champs à moissonner au jour et à l'heure qui conviendront.

Un autre cheminement, plus facile celui-là, parce qu'accepté semble-t-il pratiquement par tous, a été de contester les méthodes autoritaires en matière de foi. Ce thème a couru en filigrane pour ressurgir inlassablement à la surface : l'institution qui veut imposer une foi toute faite, dogmatique et autoritaire, ne peut être acceptée. Ceci a fait déboucher sur des questions plus difficiles qui ont été évoquées : quel est le sens du prosélytisme ? d'une révélation ? d'un enseignement religieux ? comment enseigner la religion aux enfants ? comment favoriser chez autrui un discours authentique sur la foi ? A défaut d'être très approfondie, ces questions ont peut-être trouvé une première façon de se situer.

Autre cheminement encore, plus proche d'une métapsychologie psychanalytique : notre interrogation sur les structures psychologiques du phénomène de foi, ou peut-être plus exactement de croyance. Au passage, divers rapports ont rappelé des mécanismes assez connus soustendant la foi : peur du Père, parricide et castration, bonne mère idéale désirée etc... Quelques mentions ont été faites de la croyance dans son rôle de support du Moi et de l'identification. L'accent a été mis sur la croyance, ou la foi, comme pouvant servir d'objet-leurre du désir, ainsi que nous l'avons déjà mentionné.

C'est sans doute dans ce champ métapsychologique que le plus de choses ont été dites, et peut-être surtout vécues à travers les dires ou même malgré ceux-ci. Quantité de sujets ont été abordés à ce niveau, qu'il est impossible de rappeler. Nous soulignerons donc seulement ceux qui, évoqués, sont restés comme les derniers en suspens au terme du dernier jour : quel est, aujourd'hui, le lieu psychologique d'une expérience mystique ? que faut-il entendre par l'idée de « faire la volonté de Dieu » : relation à la demande de Dieu, ou au silence de son désir ? quelle place prend, dans la foi, « l'ombre », la mort et le mal ?

Tous ces thèmes, et beaucoup d'autres encore, les uns plus proches de ce qui peut surgir comme évidence pour certains dans le décours d'une démarche thérapeutique, les autres plus marquées d'une structuration théorique métapsychologique, font partie de la moisson que, d'une manière et de l'autre, les participants du Congrès récoltent de leur travail ardu au cours de cette semaine. Il nous semble cependant, et cela sans pessimisme ni chagrin de l'esprit, qeu l'on peut rester perplexe et légèrement insatisfait de la manière dont beaucoup de ces thèmes ont circulé. Si, en effet, il n'y a rien que de très normal et même d'heureux à leur surgissement dans des carrefours, là où circulaient l'échange et la parole, on peut s'interroger beaucoup sur l'utilité de leur apparition en séances plénières où ils risquaient toujours de devenir un langage appris, l'objet d'un enseignement qui se distribue plutôt que les témoins du passage fugace de la vérité.

C'est pourquoi, personnellement, nous retenons comme la meilleure assignation de son champ réel à la psychanalyse, cette réponse « entendue dans un carrefour à la question : » « mais finalement, qu'est-ce que la psychanalyse dit de la « foi ? » : « elle n'en dit **rien.** Mais il se fait que lorsqu'un sujet entreprend une démarche psychanalytique, ses attitudes changent vis-à-vis de sa foi, comme elles changent vis-à-vis de la sexualité et de beaucoup d'autres choses encore. Et cela pose une question à l'entourage, à ceux qui vivent avec lui. Ces derniers peuvent l'accepter ou non, et par leur attitude, influenceront en retour les changements du sujet en analyse ». (Père Julien).

Si donc, dans le seul lieu de son efficacité. c'est-à-dire dans la cure, la psychanalyse n'a pas la foi comme telle pour objet, qu'en est-il de notre question initiale ? Où en sommes-nous de notre quête d'une concordance (d'un concordisme ?), d'une cohérence entre sciences humaines et foi ? Qu'en est-il de la Vérité que les participants étaient allègrement partis chercher. confiants qu'elle nous donnerait l'adéquation jouissante de notre Désir ?

A cette question, nous voudrions répondre en proposant les deux textes suivants. Le premier est tiré des écrits de LACAN :

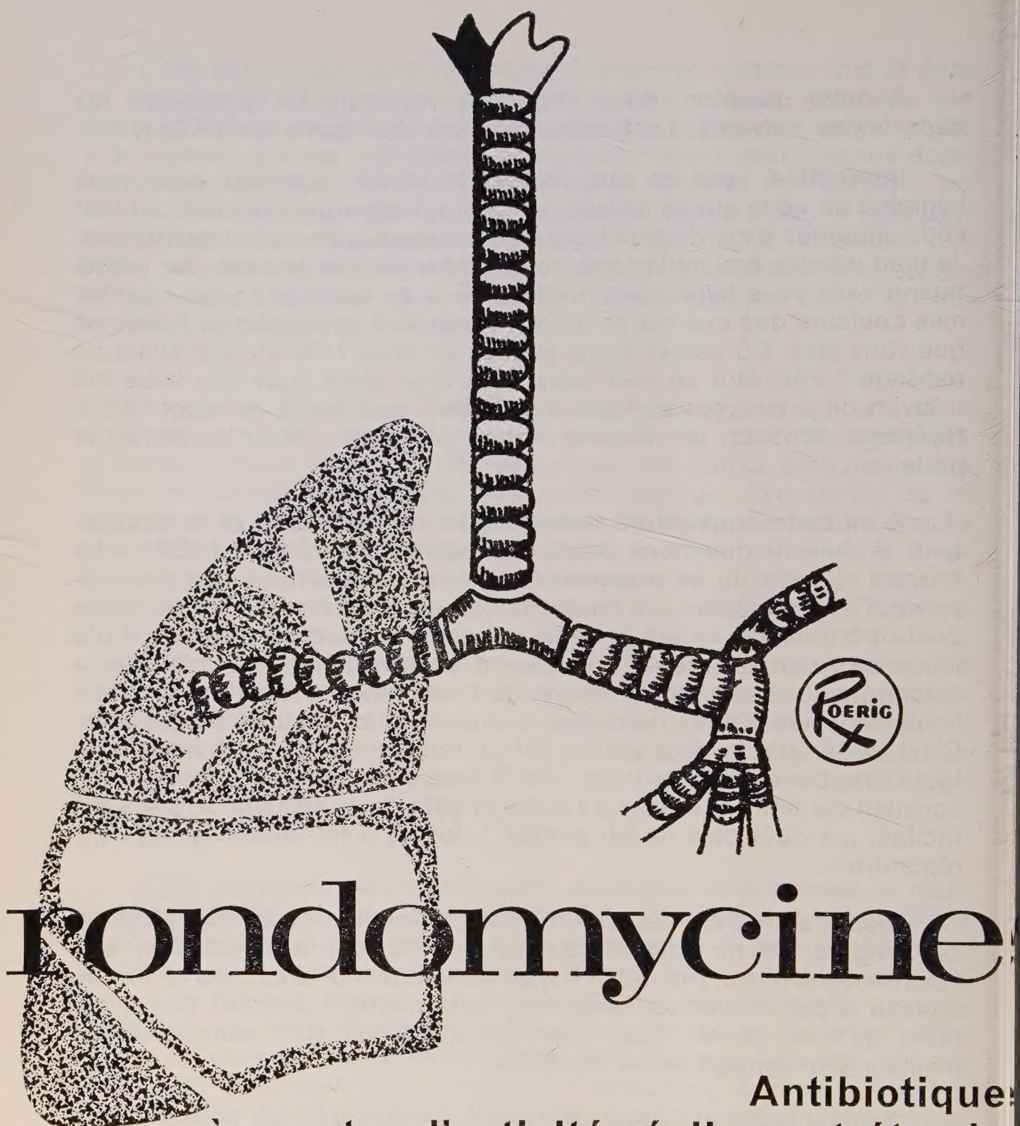
Interpellée, voici ce que répond la Vérité : « je suis pour vous l'énigme de celle qui se dérobe aussitôt qu'apparue, hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances. Je n'en admets pas moins que votre embarras soit sincère, car même quand vous vous faites mes hérauts, vous ne valez pas plus à porter mes couleurs que ces habits qui sont pareils à vous-mêmes, fantômes que vous êtes. Où vais-je donc, passée en vous ? Où étais-je avant ce passage ? Peut-être un jour vous le dirai-je. Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret : Moi, la Vérité, je parle ».

A ce texte nous paraît répondre, en le continuant et le complétant, le suivant que nous tirons du rapport du Père POHIER : « Le croyant — individu ou communauté — ne disposera jamais pour répondre à la question sur l'autre chose et le désir, que de la façon dont opère effectivement le désir qui est à l'œuvre dans sa foi. Il n'a finalement rien d'autre — individu ou communauté — à présenter à quiconque lui demanderait raison de l'espérance qui est en lui. Il n'a finalement rien d'autre, non plus, à présenter au Dieu de l'espérance. C'est de là qu'il lui faut parler, s'il lui faut parler, et c'est là qu'il lui faut vivre, car c'est là qu'il est ,, Je ''. Il ne peut que témoigner. Ce qui consiste peut-être à laisser à l'autre le soin de se demander, s'il y est incliné, ,, à quoi cela le fait penser '', lui, et à lui laisser le soin d'y répondre ».

Bien d'autres choses assurément pourraient encore être dites de ce Congrès, qui ne figurent pas dans ce rapport de conclusion, soit volontairement, soit par oubli. Il n'en reste pas moins comme le lieu où chacun a pu trouver un renouveau extrêmement profond des questions qu'il se posait. Ces nouvelles questions sont sans doute le meilleur témoignage de sa fécondité.

Comme le disait l'Abbé ORAISON, ce Congrès fait penser à une Symphonie de Schubert : l'Inachevée. Mais c'était aussi sa meilleure symphonie...

Docteur L. CASSIERS.



POSOLOGIE* :

Capsules :
1 capsule, deux fois par jour.

Sirop :
1 cuillerée à café
par 10 kg de poids,
deux fois par jour.
* Dans les infections sévères,
le dosage pourra être doublé.

PRESENTATIONS :

Capsules :
8 et 100 capsules à 300 mg
de Rondomycine.

Sirop :
Flacon de 60 ml.
1 cuiller à café contient 75 mg
de Rondomycine.

R O E R I G S. A. - Département Pharmaceutique
Rue Léon Théodor 108 - 1090 BRUXELLES - Tél. 02/26.49.20